



L'île des anamorphoses

version d'Olivier Chapuis

Les bons écrivains touchent souvent la vie du doigt.
Les médiocres ne font que l'effleurer.
Les mauvais la violent et l'abandonnent aux mouches.
(Ray Bradbury)

J'ai commencé par écrire le titre.

Je commence toujours par le titre. C'est primordial. Un rituel. Chaque écrivain a le sien, les siens même, tellement leur imaginaire se doit de reposer sur une structure à la fois complexe et bizarre, comme une ossature rigide sans laquelle ils seraient sans doute incapables d'ébaucher le moindre début d'histoire. Un de mes amis, par exemple, ne peut pas entamer sa journée d'écriture sans avoir bu trois cafés dans des tasses différentes, toutes tenues de la main gauche, le premier sans sucre, les suivants avec. Puis il nettoie les tasses à l'éponge, en imprimant de petits mouvements dans le sens des aiguilles d'une montre. Après les avoir remises au placard, il enfle un short et un marcel – cet ami est bien bâti, ce qui lui évite un certain ridicule –, s'installe devant son ordinateur et joue au Tétris une demi-heure.

Ensuite, il peut se mettre à l'œuvre.

Ce comportement m'a toujours paru flirter avec une absurdité à laquelle je ne m'identifie pas. Le prosaïsme est un coussin sur lequel je m'assieds volontiers, et ces maniaqueries d'artistes névrosés m'effraient. L'écriture est une liberté que je n'entends pas figer dans le béton d'une série d'habitudes grotesques. J'ai juste besoin d'écrire un titre avant de jeter la première lettre. Si je déroge à cette règle, j'ai déjà l'impression que mon roman me glisse entre les doigts, mots et phrases mutilés par une absence, comme un nouveau-né abandonné par sa mère (dans le cas qui nous occupe, j'incarne plutôt le père), et je l'imagine dispersé à l'arrière de mon disque-dur.

J'ai donc écrit le titre. *La centrifugeuse*. Comme je voulais parler des mécanismes de la pensée unique à travers l'histoire d'un écrivain incapable de se projeter dans la tête de quelqu'un qui penserait différemment de lui, j'ai trouvé ce titre adéquat. Dans centrifugeuse, il y a à la fois le centre, l'endroit vers lequel convergent toutes les forces,



mais aussi la fuite à l'opposé de ce centre, donc attirance et répulsion, un des nombreux paradoxes humains qui rend ces derniers aussi attendrissants, qu'imbuables.

Content de mon titre, j'ai enregistré mon document, éteint l'ordinateur et je suis sorti humer la brise automnale qui donnait à Lausanne des airs de cité balnéaire.

Nous étions assis à la terrasse du Bar-Tabac, Ô et moi, à l'ombre des façades, car tout est à l'ombre sur la terrasse du Bar-Tabac, ce qui rend l'endroit singulier. J'aime y boire un verre simplement parce que la terrasse ne donne sur rien. Enfin, il y a un trottoir, une route et surtout des immeubles, mais ceux-ci obstruent la vue sur le paysage, si bien qu'il n'y a rien à contempler à part les fenêtres d'en face, bouches ouvertes sur des quotidiens que l'on imagine sans relief, et personne ne semble utiliser la terrasse de gaieté de cœur – elle profite surtout aux fumeurs.

Derrière ses lunettes de soleil (elle était constamment éblouie, même par mauvais temps, et j'avais la prétention de croire que c'était par moi...), Ô me dévisageait en buvant un jus d'orange dont la pulpe s'était déposée sur ses lèvres et leur donnait un aspect grumeleux. Ses parents l'ont appelée ainsi parce que, selon la légende, à l'instant de découvrir leur fille aînée et sa beauté déjà évidente, ils n'ont pu articuler qu'un « Oh » émerveillé. La poésie ayant fait le reste, ils ont enlevé le h et ajouté un circonflexe, comme pour la protéger du soleil ou de la pluie.

J'ai bu une gorgée de Coca. Une odeur de citron se mélangeait à celle de l'essence qui stagnait en flaques sur les places de parking accolées au trottoir. Ô a réajusté ses lunettes, allumé une cigarette avant de tirer une bouffée puis de m'apprendre que Â avait téléphoné tôt le matin, à 8 heures 01, sans se soucier de réveiller tout le monde.

Â était la sœur cadette de Ô. Comme ils avaient déjà une fille, les parents espéraient un garçon et, à la vue de cette nouvelle-née et sentant la déception leur congestionner les neurones, ils n'ont pu émettre qu'un « Ah... » désappointé. La poésie ayant fait le reste... J'apprenais donc que Â avait téléphoné ce matin, à une heure où je dormais encore, et Ô n'avait pu qu'absorber, d'une oreille exaspérée, les doléances de sa sœur. Car Â, me répétait Ô en formant des ronds de fumée avec sa bouche, ne parlait que d'elle, rien que d'elle, toujours et encore, c'était assommant, cela durait depuis des années et semblait ne jamais devoir finir.

– Elle m'a raconté sa dernière peine de cœur, ses soucis au travail, son voyage au Ghana, sublime d'après elle, mais les moustiques ne l'ont pas lâchée d'une semelle,



puis elle a bifurqué sur nos parents, toujours absents, et sur l'orientation scolaire de son fils, qui veut faire du latin, mais à quoi bon apprendre une langue morte à part pour dire la Messe ?

– Tu aurais pu trouver un prétexte pour boucler, lui dis-je ; tu étais pressée, en train de t'habiller ou l'heure ne te convenait pas.

– C'est ma sœur, je ne peux pas lui raccrocher au nez.

Derrière Ô, comme figée dans une pose de mannequins de supermarché, une famille de quatre personnes semblait réfléchir à notre problématique, monsieur et madame le nez en l'air, absorbés dans la contemplation du ciel, leurs enfants prostrés sur leurs crèmes glacées en train de se décomposer sous l'été finissant. Ô a ajouté que sa sœur était incapable de se projeter. Si Â n'aimait pas les films japonais, elle ne comprenait pas que d'autres puissent les encenser. C'était pareil pour la viande de cheval, les voyages en bateau ou la littérature nordique. Haussant les épaules dans un geste d'impuissance, Ô a affirmé que tout le monde agissait de la sorte, Â n'était que le reflet d'un état général du monde, et personne ne faisait exception.

– Même pas toi, a-t-elle lâché d'un air crispé, comme si me cracher cette sentence à la figure lui était quand même difficile.

Le lendemain, je me suis remis au travail. Je n'écris qu'une fois par jour, sur une période qui peut durer de cinq minutes à six heures, cela dépend, je peux aussi bien me sentir animé d'une énergie créatrice qui frise l'hyperactivité que d'une apathie rédactionnelle inquiétante, mais lorsque j'arrête, c'est pour ne recommencer que le jour suivant.

Avant d'allumer mon ordinateur, j'ai épousseté ma chaise, comme je le fais avant chaque séance d'écriture. Caler mon postérieur sur un tissu gorgé d'acariens, faune microscopique dont on ne maîtrise pas les agissements, m'empêche de me concentrer sur mon travail. Puis j'ai enfilé des gants d'une fine étoffe bleue qui isolent ma peau sans en diminuer la sensibilité – les claviers d'ordinateur sont des nids à bactéries, tout y dégringole et s'y concentre, peaux mortes, cheveux, cils, crottes de nez, postillons ou reliquats de repas, si bien que je prends mes précautions.

Enfin, j'ai appuyé sur le bouton de mon PC dont le moteur a ronronné, comme tiré d'une sieste, tandis que l'écran émettait un crépitement électrostatique qui m'a hérissé les poils des mains. J'ai ouvert le fichier, et le titre est apparu, en capitales, caractères



gras, centré. *La centrifugeuse*. En me relisant, j'ai éprouvé une sorte d'incertitude, un doute pour être exact, car ce titre, tout à coup, et pour une raison qui m'échappait, me paraissait inadéquat.

Lors de ma conversation avec Ô, sur la terrasse du Bar-Tabac, alors que la fumée de sa cigarette s'entortillait autour de mes idées, m'empêchant de donner un sens véritable à ce « Même pas toi ! » qu'elle venait de me coller telle une gifle, je m'étais dit qu'elle avait sans doute raison : l'humanité était infoutue de se projeter. L'humanité, oui. Mais moi ? J'étais un maillon de l'humanité, mais pas l'humanité entière, si bien que je pouvais raisonnablement me trouver différent et capable, peut-être, d'agir ou de penser autrement.

Malgré tout, je m'étais mis à douter car, après ce « Même pas toi ! » d'une cinglante spontanéité, et alors que je tentais de reprendre mes esprits en expliquant à Ô qu'à travers mon écriture j'étais parfaitement capable de me projeter dans n'importe lequel de mes personnages, elle m'a répondu que je me trompais, car mon écriture aussi souffrait de cette incapacité – mes personnages se ressemblaient, *me* ressemblaient tous, et ne se démarquaient réellement les uns des autres que par leur physique.

– Tu devrais écrire sur le sujet, a-t-elle renchéri, c'est toujours bien d'écrire sur un sujet qui nous taraude, ça fait effet de thérapie.

Les dernières volutes de sa cigarette se sont évanouies dans l'ombre de cette terrasse, agrippées les unes aux autres, Ô m'a souri et j'ai répondu à son sourire par un mouvement de tête équivoque, qui pouvait aussi bien signifier « Tu as raison, ma chérie » que « Cause toujours, j'en parlerai à mon chat », parce que je n'avais pas du tout l'impression que le sujet me taraudait.

Cependant, le doute qui m'avait assailli après ce « Même pas toi ! », pour refluer ensuite à cause de ce « taraude » auquel je ne m'identifiais pas, revenait au pas de charge. Mon titre ne me semblait plus si pertinent que ça. *La centrifugeuse*. Pourquoi pas *la bouilloire* ou *l'épluche-légumes* ? L'allusion culinaire à la grande « recette » de la vie incarnait le poncif dans sa plus triste splendeur. J'ai fixé ce titre durant plusieurs minutes, comme pour me convaincre de mon choix, mes yeux passant d'une lettre à l'autre jusqu'à les confondre, puis j'ai pris la décision qui s'imposait.

J'ai effacé le titre.



Comme je n'en avais pas d'autre sous les neurones, j'ai enregistré mon document, éteint l'ordinateur et je suis sorti humer la brise automnale qui donnait à Lausanne des airs de cité balnéaire.

Après avoir épousseté ma chaise et enfilé mes gants rouges (je change de couleur chaque jour, par souci esthétique, et reprends dans le même ordre chaque semaine), j'ai allumé mon ordinateur, puis ouvert le fichier. L'absence de titre m'a désarçonné. J'avais l'impression d'avoir pris place sur une grande roue de fête foraine qui tournait, tournait, j'étais à la fois grisé par la rotation et effrayé par le vide tout en revenant sans cesse au même point. Cette stagnation dans le mouvement me donnait le vertige. Un écrivain en panne, c'est bien pire qu'un véhicule, car de ce dernier on peut toujours sortir pour marcher, alors qu'un écrivain ne peut pas s'extraire de lui-même, cerveau et émotions en vrac dans sa valise, pour continuer sa création à côté de ses pompes.

J'ai commencé à angoisser. Se pouvait-il que toute créativité ait déserté mon habitacle ? Syntaxe, figures de style, vocabulaire avaient-ils pris la tangente d'un coup, comme ça, au moment où j'avais besoin d'eux pour me lancer dans un travail complexe ? Ma lucidité, noyée de transpiration, quasi asphyxiée, se ratatinait sur elle-même, pareil à un ver de terre qu'une semelle vient d'aplatir, tandis que mon regard errait sur le clavier à la recherche d'un titre. *QWERTZ... HJKL... POIUZ...* Terrifié à l'idée de ne jamais retrouver le déclencheur de mon écriture, j'ai tenté de joindre Ô, mon espoir échouant sur sa messagerie vocale, avant de me rendre compte que son mobile avait sonné dans la pièce d'à côté – Ô oubliait tout le temps son téléphone à la maison, c'était consternant. Mes autres tentatives de commencer à écrire n'aboutissant pas, j'ai éteints l'ordinateur et je suis sorti humer l'odeur du houblon fermenté au pub du quartier.

Trois jours se sont écoulés, identiques les uns aux autres et, malgré le réconfort de Ô, qui m'avait serré dans ses bras en me répétant que tout allait s'arranger, mon amour, et qui avait promis de ne plus oublier son mobile à la maison, je n'avais toujours pas de titre.

J'ai fini par conclure que j'étais peut-être arrivé à un tournant de ma vie d'écrivain. Comme les peintres ont leurs périodes bleue, figurative, romantique ou cubiste, j'avais connu ma période *avec titre*, maintenant terminée, et me trouvais face à un renouveau ou à un vide supplémentaire (une sorte de syndrome de la page blanche de la page



blanche) et je devais, à défaut de me réinventer, réinventer mon écriture. Pareil à un apprenti pilote d'avion figé devant la multitude de manettes, de boutons et de voyants lumineux qui constellent un tableau de bord, je suis resté comme paralysé face à cet écran d'un blanc féroce, dont les reflets m'éblouissaient.

C'est Â, pour une fois adéquate dans son intervention téléphonique, qui m'a tiré de cette stupeur anti-créatrice. Elle cherchait à joindre sa sœur, me demandant si elle ne traînait pas à mes côtés (Ô travaillait depuis dix ans à l'extérieur...), ou si elle n'était pas souffrante, et je me suis déplacé à travers l'appartement en proposant à Â de recomposer le numéro de Ô. Dix secondes plus tard, le mobile criait à la cuisine. Â a vitupéré dans le combiné, maudissant les étourderies de sa sœur avant de m'avouer qu'elle était en panne avec son tableau (Â est artiste-peintre), que l'inspiration la fuyait depuis plusieurs jours et que, dans ces cas-là, elle comptait sur Ô pour déclencher quelque chose. Elle s'est tue, sa respiration sifflait dans l'écouteur. J'ai voulu lui dire que nous étions dans le même cas, tous deux à la recherche de quelque chose à déclencher, mais elle m'a coupé dans mon élan :

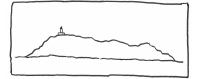
– Il me manque des personnages, ou j'en ai trop, je ne sais pas si je dois en effacer ou en ajouter. Tu ferais quoi, à ma place ?

À sa place, je n'y étais pas. La mienne était déjà inconfortable, je l'ai donc laissée à la sienne en la rassurant du mieux que je pouvais, puis je me suis mis au travail en me disant que commencer par une liste de personnages était un bon début.

Il y aurait Olivier.

Et Audrey.

Un soir, après un repas décontracté qui laissait planer en moi une douce euphorie aromatisée d'un brin de mélancolie (vive la Petite Arvine !), et que les deux couples d'amis invités s'évanouissaient au bout du jardin, laissant dans notre appartement l'empreinte homéopathique de leur présence, Audrey a remis une couche sur le vernis craquelé de mon incapacité à me projeter. Échevelée, sa robe de velours bâillant autant que moi, un verre de vin à la main, elle m'a reproché de n'avoir rien compris à la discussion sur la réintroduction du loup. J'ai opiné. Je trouvais Audrey très belle et désirable, à cet instant, avec cet air insolent qui mettait le feu à ses pupilles et son besoin de me convaincre que je pataugeais au fond de mes torts. À vrai dire, je ne voyais pas de quoi elle parlait. Cette discussion sur le loup s'était diluée dans le temps,



ce n'était plus qu'une vague ombre mnésique, et j'ai écouté Audrey argumenter en faveur de Serge.

Le son de sa voix, basse sans être rauque, dont j'adorais pourtant les modulations, semblait me parvenir à travers un filtre. Ses lèvres bougeaient, rouges de conviction, mais je n'entendais qu'une sorte de ressac auquel les légers mouvements de ses épaules donnaient corps. Elle a dit quantité de choses, balançant ses phrases comme autant de fléchettes au cœur d'une cible molle et peu concernée. Puis elle a fini par me répéter que j'étais incapable de voir plus loin que le bout de mon esprit, avant de conclure sur une note aiguë.

– Tu vis comme dans un rêve, Olivier. Il n'y a jamais de troisième personne, dans un rêve, on n'incarne que soi, toujours et encore.

La fin de son discours, je l'avais parfaitement comprise, allez savoir pourquoi. J'ai encaissé, stoïque, regrettant le vin et Serge, Judith, Blaise et Nina, dont la présence m'isolait d'Audrey et de ses sautes d'humeur. Mon absence de réaction m'a étonné moi-même. Pourquoi ne me mettais-je pas en colère ? Mon silence était-il un acquiescement ? Peut-être étais-je vraiment incapable d'admettre un autre point de vue, peut-être cela m'était-il égal. Cependant, mes certitudes ont subi un coup de froid lorsqu'Audrey, dissimulée derrière son sourire cramoisi et ses bonnes intentions, a ajouté que mon écriture s'en ressentait.

– Tes personnages principaux se ressemblent tous, on ne sait jamais ce que pensent les autres sinon à travers ton regard, toujours identique, et c'est pareil dans tous les livres, les auteurs ne parlent que d'eux et de leur nombril.

Elle s'est tue, ventilateur enfin assoupi, et j'ai senti le grattement d'une pointe sur la surface lisse de mon orgueil. Je suis parti me coucher sans passer par la case salle de bains, ébranlé par les mots d'une Audrey dont les ronflements sourds ont rapidement tapissé les murs de la chambre à coucher. Allongé sur le dos, les bras le long du corps tel un cadavre prêt pour une autopsie, j'ai remué la compote d'idées qui engluait mon cerveau. Décevoir mes lecteurs serait un crève-cœur. Audrey était ma lectrice favorite. Je ne voulais pas devenir un has-been du roman de gare...

C'est ainsi, dans la trouble pénombre de ma gamberge, qu'une illumination s'est produite. Je me suis retenu de hurler ma joie (Audrey exècre les réveils claironnants, surtout à 4 heures du matin), je me suis levé en évitant de faire grincer le parquet pour aller m'installer devant mon ordinateur, dans la chambre du fond, la seule où je peux



créer et, après avoir renoncé aux rituels sans lesquels un écrivain n'est qu'une machine à baver des mots, j'ai commencé par écrire le titre.

Je commence toujours par écrire le titre.

Écrire le titre me donne un élan, me propulse dans mon histoire. Je sais que cela peut paraître insensé, que ce genre de lubies donne aux écrivains une réputation de gens détraqués, obsédés par des détails qui compliquent la vie jusqu'à la nausée, mais je n'arrive pas à fonctionner autrement. Voici à peu près trois ans, j'avais essayé de zapper cette étape en écrivant directement le chapitre 1 (les rédiger dans le désordre m'est impossible, j'ai l'impression que tout se mélange, ma vie en particulier, premiers jours d'école, mariage ou naissance alignés hors de toute chronologie dans un tourbillon d'images aux pixels éclatés), mais l'écran de mon ordinateur était resté aussi blanc que mon désarroi.

J'ai donc abandonné l'idée d'un changement.

C'est ainsi qu'à 4 heures du matin, en cette nuit d'insomnie, j'ai réfléchi à un titre. J'ai pensé à *La centrifugeuse*, pour le rapport évident entre l'énergie concentrée et l'énergie expulsée, car mon invention nécessitait aussi bien de jeter mes idées à l'écran que d'en inventer d'autres à glisser dans les têtes de mes personnages. Mais la comparaison d'Audrey avec les rêves m'est revenue en mémoire, et j'ai bifurqué. Mon roman, je l'ai intitulé : *L'île des anamorphoses*.

Parce qu'un écrivain déforme la réalité.

Parce qu'à travers mon invention, j'allais devoir déformer ma propre réalité.

Ma première épouse (Audrey est la seconde, et j'utilise ce terme pour bien montrer qu'une troisième n'est pas au programme, simplement parce que j'espère rester avec elle jusqu'à la nuit des temps), qui considérait mon travail d'écrivain comme un sympathique passe-temps et moi-même comme un rêveur invétéré, m'a demandé un jour pourquoi j'écrivais.

Nous étions au cinéma, au théâtre ou au restaurant, je ne sais plus, mais nous aurions aussi pu gravir un col à pied ou relier Lausanne à Évian à la nage tellement le cadre s'est estompé dans ma mémoire au profit de cette question, que tous les écrivains de la planète ont dû affronter une fois ou l'autre. J'ai d'ailleurs le souvenir d'une interview, à Genève, lors d'un café littéraire, durant laquelle on me l'avait servie tiède,



accompagnée d'une garniture de sous-questions trop cuites, véritable florilège de vacuité :

- Où trouvez-vous l'inspiration ?
- Vous avez toujours rêvé d'être écrivain ?
- Quels conseils donneriez-vous à un jeune auteur ?
- On dit que les écrivains sont tous des obsédés. Qu'en pensez-vous ?
- Vos romans sont autobiographiques, n'est-ce pas ?
- Où écrivez-vous, de préférence ?

À l'époque, je venais de remporter le prix Cornavin pour mon troisième roman, ce qui me valait une brusque reconnaissance à laquelle je n'étais pas préparé. Je voguais de cocktails en séance de dédicaces, d'interviews en séminaires, on me voulait pour animer tel atelier d'écriture ou pour inaugurer telle librairie, et je naviguais à vue en me demandant à chaque instant ce que je pouvais bien dire d'intéressant. Un écrivain écrit. Il communique à travers ses livres, pas en dégoisant derrière un micro ou en cabotinant sur une scène. J'avais dû apprendre l'art de la communication avec l'aide de mon éditeur, un homme à la poigne d'acier (littéralement) et au regard d'ébène (au figuré), dont l'aptitude au verbiage dépassait mon entendement – tel un présentateur télé, il faisait claquer ses répliques comme autant de services gagnants au tennis.

Mon expérience des rendez-vous littéraires me permettait maintenant de dégainer des réponses préfabriquées en feignant une intense réflexion mais, le jour où ma première épouse m'a demandé pourquoi j'écrivais, les mots ont ricoché dans ma gorge sans trouver la sortie. Je l'ai regardée. Elle était plutôt jolie, pulpeuse et bronzée, ses cheveux courts en épis lui donnaient l'air d'une adolescente (elle avait trente ans) et elle se vernissait les ongles en violet pour cacher le fait qu'elle les rongeaient. À cet instant, j'ai compris qu'elle ne s'intéressait pas à moi. Je le distinguais à son regard, d'où sourdait une timide indulgence, et à ses mains jointes comme en supplique – notre gestuelle nous trahit et rien n'échappe à l'écrivain, observateur forcené. Elle ne s'intéressait pas à moi, mais à mon aveu et à ses conséquences. Tout ce qu'elle désirait, c'était me faire comprendre que mon activité littéraire était vaine, futile, comme un caprice qui tôt ou tard se dissoudrait dans l'acidité du quotidien.

Je lui ai répondu que je ne savais pas.

- Peut-être que j'écris parce que c'est une activité assise. Les fesses bien calées sur ma chaise rembourrée, je retrouve la stabilité que ma naissance (un siège, pour le malheur



de ma mère) avait fissurée. Tu vois, c'est comme les cyclistes. Ils pédalent des heures, sous la canicule ou dans le blizzard, risquent la chute et la déshydratation, mais ils sont *assis*. Ce n'est pas toujours confortable, mais c'est stable. Alors voilà, j'écris par besoin de stabilité, si tu veux savoir, parce que sans l'écriture je resterais debout à me fendre les plantes de pied, ou alors je m'écroulerais et me redresser nécessiterait l'aide d'un treuil. Ça te va, comme réponse ?

Ça ne lui a pas convenu. Nous nous sommes séparés quelques jours plus tard, après une brève altercation durant laquelle elle m'a reproché mon manque d'ambition (le prix Cornavin, pourtant, ce n'est pas rien) et mon inertie, tandis que je protestais contre l'intolérance de ses propos.

Par besoin de stabilité, donc, je déformais la réalité. *L'île des anamorphoses* me paraissait un excellent titre, et je n'ai rien réussi à écrire d'autre ce jour-là, trop médusé par cette satisfaction narcissique qui habite tout créateur lors d'un instant de grâce. Cela sans oublier que j'étais à l'aube d'une révolution littéraire majeure. L'idée dont j'avais été frappé durant la nuit, peut-être fécondée par les ronflements d'une Audrey en surrégime, me rendait fébrile. Tout à mon génie, je me rendais compte que le développement de mon concept passerait par une métamorphose – ne devrais-je pas, en changeant de point de vue, vendre en quelque sorte mon âme au Diable, ou du moins quitter mon nombril pour celui d'autrui ? Et cette métamorphose n'allait pas de soi. J'ai donc bouclé mon ordinateur, mangé mes trois pains au chocolat puisque, m'étant vidé de mes mots, je devais me remplir d'une autre manière.

Enfin, je suis allé me recoucher, il était 5 heures 20, et je me suis vautré dans le sommeil jusqu'au début de l'après-midi.

L'écriture m'épuise.

– Si tu pouvais être quelqu'un d'autre, qui choisirais-tu ?

Audrey venait de me poser cette question. Nous avions fait l'amour sur le balcon, à l'ombre du parasol qui étirait ses baleines et sa toile verte au-dessus de nous, j'étais allongé sur le matelas pneumatique, la tête sur le ventre d'Audrey, les jambes étendues, et je sentais les vibrations de sa question onduler dans ma nuque. J'ai ouvert les yeux. Une odeur de poisson frit exhalait de l'étage inférieur – nos voisins adoraient la friture et alternaient *nuggets*, calmars ou filets de carrelets, durant l'été, sur un rythme effréné



et sur leur terrasse, de sorte que nous étions en permanence imprégnés –, mélangée aux fragrances de l'été (herbe coupée, crème solaire, bitume chaud). Je me suis redressé sur un coude, fichant mon regard dans celui d'Audrey, et j'ai répondu que je n'en savais rien.

Être soi n'est pas toujours facile. Devenir quelqu'un d'autre me semblait un effort considérable et, même si ce genre de fantasme agite l'imaginaire humain depuis des lustres, je n'en voyais pas l'intérêt. Personne ne voudrait devenir le concierge du 15 ou la voisine de palier, si bien que la plupart des gens se bousculeraient devant les Stars et les Glorieuses de notre époque, les accablant et les poursuivant, pour enfin les squatter comme des coucous à la mode people. À quoi bon se transformer en Barack Obama, en Lionel Messi, Demi Moore ou Angela Merkel ? Comment utiliser leur corps, leurs idées, et surtout comment accéder au tableau de contrôle de ces individus ?

Devenir quelqu'un d'autre m'avait effleuré l'esprit une fois. C'était à l'époque de l'école de recrues. Quatre mois de galère, entre malbouffe, ordres et contrordres, nuits blanches et journées noires, sous le commandement d'un officier sadique qui nous utilisait comme exutoire à ses frustrations. Je végétais dans le ventre mou du classement des compétences, ce qui suffit généralement à éviter les corvées et les honneurs. Mais le tortionnaire m'avait pris en grippe. Je devais lui rappeler son père ou sa grand-mère acariâtre, ma démarche lui déplaisait, j'étais trop grand à son goût – plus grand que lui, en tous cas –, difficile à dire car les persécutions sont rarement assorties d'explications claires. Il m'a pourri la vie en me privant de tous les rares plaisirs de caserne, ajoutant moult désagréments, me réveillant par exemple en pleine nuit sous prétexte que mes chaussures n'étaient pas propres. Comme toute la chambrée était tirée du sommeil en même temps, à cause de moi (l'affreux faisant claquer la lumière sans préavis), je subissais ensuite des représailles souvent douloureuses.

Quatre mois d'enfer.

Durant cette période, si j'avais possédé le courage d'une Blandine face aux lions ou le caractère d'un Che Guevara, si la peur de la sanction n'avait pas étouffé mes élans de révolte, je me serais volontiers glissé dans le corps de Hulk pour administrer une raclée à cet officier, ou dans celui de Lucky Luke pour l'abattre plus vite que mon ombre – je tirais plutôt bien –, sans éprouver le moindre remords, mais je n'ai rien accompli de tel. Ce type est toujours en vie. Il doit pourrir celle de centaines de soldats, dont certains



rêvent peut-être d'assassinat, et j'ai renoncé à vouloir être autre chose que moi, notamment depuis que le succès littéraire a sonné à ma porte.

Je n'en savais donc rien, ai-je répété à Audrey, qui a chassé un moustique en fendant l'air de son bras serti de bracelets. Elle s'est redressée à son tour.

– Dommage ! Tu pourrais comprendre comment fonctionne un cerveau différent du tien, découvrir les idées des autres, voir le monde sous un angle nouveau... Tes personnages gagneraient en épaisseur et tes histoires en force.

– De manière générale, mes personnages sont bien considérés par la critique. Mais, je peux te l'avouer, une illumination m'est venue cette nuit, pendant que tu dormais.

Audrey a écarquillé les yeux, qu'elle avait d'un brun cacao aux reflets pistache, avant de me frapper la joue d'une chiquenaude, signe de contrariété.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

La perte de contrôle n'était pas sa tasse de thé. Elle détestait le flou, les phrases brumeuses, les réponses évasives et, par-dessus tout, mes cachotteries d'écrivain, lorsque je refusais de lui lire ma production de la semaine parce que je la jugeais peu aboutie (un auteur se met à nu, cependant il n'a pas envie d'exhiber une cuisse trop poilue ou des abdos fondus). Mes idées également, Audrey aimait les entendre, pour mieux les critiquer ensuite, les démonter, déchirer la trame de mon histoire afin que je m'améliore, et apprendre que mon génie avait éclos à vingt centimètres d'elle, la nuit dernière, et que son ignorance aurait pu se prolonger, lui paraissait intolérable.

Elle aimait pénétrer mes histoires, mon écriture, élaborer un scénario ou peaufiner celui que je lui présentais. Audrey était ma troisième main, si j'ose dire, pas celle qui m'aurait soulagé durant ces instants d'écriture où le doute et le découragement étouffent toute créativité, mais bien celle qui rature, annote, gomme et dégomme d'un poignet souple, sans arrière-pensées, le texte encore brut.

Je voyais bien qu'Audrey nageait à contre-courant de ses certitudes. Ses lèvres tremblaient légèrement, son bras chassait un autre moustique qui semblait ne pas exister. Elle découvrait que j'étais capable de lui cacher quelque chose, comme n'importe qui. Elle découvrait que je pouvais, l'espace d'une minute, devenir n'importe qui, un personnage quelconque, une ombre dressée à l'angle d'une maison, et me voir sous un jour nouveau la déstabilisait, elle qui croyait me connaître si bien. À cet instant, elle découvrait également la difficulté à se faufiler dans un esprit différent, surtout s'il



s'agissait de celui de l'homme dont elle partageait la vie depuis des années, et que cet homme, tout à coup, lui montrait une nouvelle facette de sa personnalité.

Depuis le temps, je lui avais caché d'autres choses, d'une gravité toute relative, nulle tromperie ou trahison, le menu fretin des menteries, et Audrey n'avait jamais rien soupçonné, ou rien voulu soupçonner. Aujourd'hui, elle semblait tomber des nues et j'ai pensé que je devais, de toute urgence, lui révéler mon illumination. Alors j'ai pris sa main dans la mienne, caressant du bout des doigts sa paume et, après un baiser qu'elle a accepté du bout des lèvres, je lui ai dit que je venais d'inventer la troisième personne en littérature.

L'île des anamorphoses bien en vue à l'écran (police Arial, corps 16, centré), j'ai réfléchi aux prénoms de mes personnages. Car inventer la troisième personne en littérature nécessite, d'une part, l'abandon du *je* (*ich erzähler*) pour l'utilisation du *il* et du *elle*, d'autre part d'intenses efforts intellectuels pour se projeter dans des personnalités différentes de la sienne. Ces personnages auraient une âme, une vie propre, un tempérament, etc..., et le choix des prénoms ne doit pas être effectué à la légère. Ils nous portent de notre naissance à notre trépas, nous démarquent les uns des autres, nous confèrent une identité sans laquelle nous ne serions rien d'autre que des amalgames d'atomes réunis jusqu'à ce que la mort les sépare – c'est là que l'idée d'un autre titre m'a traversé l'esprit, *L'atome primordial*, dont je trouvais la profondeur symbolique intéressante (la présence d'un premier atome, arrivé avant tous les autres pour former notre corps, et qui déterminerait la personnalité de chacun), toutefois j'ai renoncé car l'expérience m'a montré qu'un bon titre doit être conservé, contre doutes et nouvelles trouvailles.

Tout à ma réflexion, qui a duré plusieurs jours, je me suis rappelé ce jour de mai, qui n'était pas un long dimanche de fiançailles, mais un court dimanche d'anniversaire (le frère de ma première épouse fêtait ses 25 ans), durant lequel j'avais été confronté à une expérience enrichissante. Nous digérions déjà l'entrée et une partie du plat principal lorsque ma belle-sœur, le plat en attente devant ses mains délicates, la gauche ornée d'un anneau en argent de chez Bücherer (une fortune), la droite serrée sur une cuillère en bois ruisselante de sauce, voulant me demander : « Olivier, est-ce que tu prends encore des endives ? » s'est divinement marché sur le bout de la langue en s'écriant :
– Est-ce que tu prends encore des olives, Endivier ?



L'espace d'une seconde, guère plus, tout le monde est resté coi. Puis ma belle-sœur a dissimulé sa confusion derrière un rire qui a gargouillé au-dessus des plats tel un ange enrôlé. Son visage a pris la teinte d'une écrevisse, ses yeux crachant des larmes, et chacun y est allé de son tordage de côtes, les uns éclaboussant la table de leur euphorie, les autres tout en retenue, pouffant par soubresauts, leur hilarité confinée à l'intérieur de leur tête et de leur ventre prêts à exploser. Je me suis moi-même gondolé, en communion avec ma première épouse qui crachotait sur mon avant-bras – nous n'étions plus guère en communion à cette époque, et cette connivence m'a redonné espoir.

Ce jour-là, néanmoins, j'ai compris qu'un prénom n'est pas un simple os balancé au premier roquet de passage. Il faut y réfléchir. Le choisir comme un bon vin ou le titre d'un roman. Le prénom est notre fonds de commerce, il nous précède et reste dans les mémoires, fait de nous un produit attractif que l'ami ou l'amant achète volontiers et conserve bien en vue.

Même si l'écriture n'est pas la vie, puisque la fiction n'a rien à voir avec la réalité, le choix des prénoms de mes personnages est régi par les mêmes règles. Si Joseph Rouletabille s'était appelé Maurice Bolomey, nous souviendrions-nous de Gaston Leroux ? Imaginons Julien Sorel en Marcel Chapalay, Anna Karénine en Cindy Amstutz ou Patrick Bateman en Tiburce Pacemaker... Comment incarner un personnage, y croire et le rendre intéressant en l'affublant d'une identité de carnaval ? Il m'a ainsi fallu quatre jours et demi d'une cogitation intense, rarement interrompue puisque le processus d'écriture se prolonge souvent en dehors des véritables moments où l'auteur se fossilise devant son ordinateur ou son carnet, pour extraire de mon cerveau les deux protagonistes principaux – les personnages secondaires arriveraient tous seuls, comme tout ce que j'écris, me suis-je modestement dit.

Il y aurait Jean-Pascal

Et Turquoise-Océane

Jean-Pascal ne commençait jamais par le titre.

Foutaises que ces extravagances d'écrivains neuneus, dont l'incapacité créatrice nécessite maniaqueries et cocaïne pour démarrer, comme une voiture poussive qu'il faut gorgier d'essence pour l'entendre pétarader dans un nuage malodorant. Il connaissait deux ou trois zigotos, plus ou moins auteurs de best-sellers, qui se vantaient de toutes sortes de lubies. L'un se brossait quatre fois les dents, avec quatre brosses différentes,



pendant quatre fois quatre minutes, avec quatre dentifrices différents, et crachait quatre fois dans le lavabo en visant la bonde. L'autre demandait à son amie de lui caresser la nuque durant les dix premières minutes, chrono en main, avant de disposer deux chats empaillés de chaque côté de l'ordinateur – ces animaux avaient *vécu*, bien entendu, mais allez demander à des chats de rester tranquilles plus de trente secondes. Jean-Pascal connaissait d'autres écrivains du même acabit, tous rongés par des névroses de haut vol, et mettait tout en œuvre pour ne pas leur ressembler.

Il s'attelait donc à sa tâche sans préambule, aussi bien à son bureau qu'au bistro du coin ou dans le train, et attaquait directement la narration – titre et personnages arriveraient tous seuls, aimait-il se dire lorsqu'il *entrait en écriture* (c'était son terme, au sujet duquel il ne supportait aucune moquerie).

Ce matin-là, cependant, son *entrée en écriture* subit un arrêt prématuré. Suite à une discussion animée, voire houleuse, avec Turquoise-Océane (qu'il appelait TO, pour simplifier, ou Téo, en maudissant ses beaux-parents d'avoir nommé ainsi sa compagne), qui lui avait reproché son nombrilisme littéraire, il avait décidé de révolutionner la littérature. La scène, rocambolesque à souhait, s'était déroulée en pleine heure de pointe, au centre-ville, sous une pluie fine qui rendait glissants les passages pour piétons. Jean-Pascal et Téo étaient en voiture. Pas dans la même, car Téo ne supporte pas d'être passagère, Jean-Pascal non plus, si bien qu'ils possèdent tous deux une New Beetle bleu métallisé achetée chez le même concessionnaire. Jean-Pascal et Téo roulaient donc au centre-ville, côte à côte, lui en direction du lac, elle sur la présélection *autoroute*, lorsque Téo brandit un journal au-dessus de sa tête comme s'il elle voulait estourbir un moustique.

Un journaliste venait d'éreinter le dernier roman de Jean-Pascal. Sa critique démontait, chapitre par chapitre, une œuvre que l'auteur avait mis six ans à construire, phrases par phrases, telle une bâtisse à l'architecture alambiquée, à la fois moderne dans sa structure et classique dans son intrigue, une œuvre sur laquelle Jean-Pascal avait sué, pleuré, appelant à l'aide sans savoir si quelqu'un l'écoutait, le dos broyé par le doute et l'âme fissurée à force de dérapier sur un tapis d'émotions contradictoires. Téo brandissait donc cet article comme une hache dont Jean-Pascal sentait la lame sur la nuque de ses ventes. Profitant d'un arrêt à un feu de signalisation, elle commença à lui faire la morale.

Il devait se renouveler.



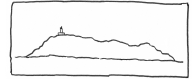
Ses personnages étaient stéréotypés, notamment le narrateur qui, à force de se lécher le nombril, allait finir par tomber dans une fouille de chantier ou par se faire écraser – voire par disparaître dans son ventre, happé par le souvenir de son cordon ombilical –, mais les autres ne valaient pas mieux, c'était un ramassis de pantins à la personnalité creuse qui se démarquaient davantage par leur accoutrement que par leur manière de penser. En bref, Jean-Pascal filait droit au pilon. Téo avait ajouté quelque chose que Jean-Pascal n'avait pas entendu, car son feu était passé au vert et il s'était retrouvé, durant presque une minute, décalé d'une dizaine de mètres. Le temps que Téo remonte à sa hauteur, il avait déjà concocté une réplique, qu'il balança à l'arrêt suivant comme on se débarrasse d'un sac-poubelle malodorant.

– Tes poèmes aussi se regardent le nombril, à tel point qu'ils ont déjà perdu la tête. Pour la queue, ce n'est qu'une question de jours...

Jean-Pascal regretta ses paroles à l'instant même où il les voyait glisser de sa bouche à l'oreille d'une Téo abasourdie. Il eut beau pincer ses lèvres, former un barrage de ses dents afin de contenir les mots tranchants dont il sentait la pointe sèche sur sa langue, il était trop tard, et déjà le bras de Téo se détendait pour lui jeter le journal à la figure. Il put mâcher ses remords jusqu'à les réduire en une bouillie amère qu'il avala avec force grimaces. Car Téo était une championne de la bouderie, comme Jean-Pascal d'ailleurs, et chacun campa sur ses positions, lui effarouché par tant de susceptibilité, elle drapée dans sa dignité d'artiste incomprise.

Trois semaines plus tard, ils se réconcilièrent. Mais Jean-Pascal avait réfléchi. Téo avait raison, il devait l'admettre (même si cela lui mordait les tripes), son écriture nécessitait un remaniement, une reconstruction plastique, et il songea à toutes ces femmes au nez crochu ou à la poitrine en flan caramel qui recouraient à la chirurgie esthétique, traversant mers et continents pour ravalier leur façade à des tarifs ridicules, et c'est bien ce que Jean-Pascal s'appêtait à faire : ravalier la façade de son écriture. À moindres frais, mais pas à moindres efforts, puisque ce matin-là, son *entrée en écriture* ne dépassa pas *l'intention d'écrire*, ou presque

Le curseur de son traitement de texte stagnait en haut à gauche de l'écran, mouche avachie en bordure de cette page blanche qui s'étendait telle une nappe sur une table et qu'il faudrait dresser, décorer de mots et de phrases, de points et de virgules, pour donner vie à une série de personnages dont les contours lui échappaient. Écrire à la troisième personne lui paraissait incongru, scabreux, difficile, qu'elle soit féminine ou



masculine ne changeait rien, il devrait pénétrer l'intimité synaptique (habituellement incarnée par le *ich erzähler*) d'un personnage qui ne serait pas lui.

Sans Téo et ses remarques sur son dernier roman, sans l'avalanche de critiques médiocres qui avaient dévalé la pente du paysage médiatique pour décapiter ses prétentions, sans le sentiment que tout avait été écrit sous la bannière du *ich Erzähler*, jamais Jean-Pascal n'aurait modifié d'une dose la recette qui avait fait son succès. Mais les ventes s'affaissaient. Se renouveler était une nécessité. Et voilà, il était là, dans son bureau de huitante mètres carrés avec vue sur les Alpes, face à son ordinateur à la croupe épurée, cherchant la meilleure manière de révolutionner la littérature en pénétrant les esprits à la troisième personne.

Presque hypnotisé par l'écran vide ouvert comme une moquerie de son subconscient, il se dit que, pour une fois, il pouvait commencer par le titre – personne ne saurait qu'il était contaminé par les marottes de ses collègues – et écrivit, centré et en lettres capitales grasses : *L'atome primordial*. Il ne savait pas pourquoi ce titre avait surgi de sa boîte à idées, et il n'en percevait qu'un sens obscur : l'atome arrivé en premier sur les lieux, tel un ouvrier en avance sur l'ouverture du chantier qui marquerait, de sa présence solitaire, le caractère de l'édifice. L'esprit soudain embrouillé, Jean-Pascal essaya de remettre de l'ordre dans ses neurones dissipés, pour conclure que cet atome primordial n'avait, selon toute logique, jamais existé. Pourquoi un ouvrier se présenterait-il au début d'un chantier avec vingt minutes d'avance sur tout le monde ? À quoi aurait servi un atome tout seul, nu et mal réveillé, incapable de commencer son travail sans le concours de ses petits copains ?

Quelques années plus tôt, Jean-Pascal avait été invité sur le plateau de *Point-virgule*, l'émission littéraire incontournable visible en clair sur Canal-Moins. En principe, les salons où l'on radote littérature en buvant de la Chartreuse ne l'intéressaient pas, de même que les débats stériles sur le droit à l'avortement de tout auteur insatisfait de son texte, ou les lectures publiques devant un parterre de mamies stoïques. Jean-Pascal se contentait de signer ses livres au Salon de Paris, Genève ou Biarritz et s'en portait très bien (ses ventes aussi). Mais *Point-Virgule*, ce jour-là, avait réuni plusieurs auteurs de niveau international, que Jean-Pascal admirait, et Téo avait promis de venir l'écouter, ce qui lui avait paru étrange puisque sa seconde épouse portait les plateaux de télévision en horreur. « Tout est factice, du café au présentateur en passant par les décors, alors je ne vois pas comment on pourrait prendre au sérieux les propos échangés. »



Téo était là. Assise à l'ombre d'un projecteur, elle incarnait la discrétion, et pourtant Jean-Pascal ne voyait qu'elle, en jean et col roulé, ses cheveux attachés en une queue de cheval qui ondulait dans son dos, et il avait compris que quelque chose se tramait lorsque, à l'instant du générique, un technicien s'était penché à l'oreille de sa seconde épouse pour y déverser une messe basse. Le débat avait pris son envol, questions et réponses voltigeaient dans l'air saturé d'une poussière qui dansait devant les caméras. Jean-Pascal s'était senti à l'aise, trop peut-être, face à ces pointures de la littérature auxquelles il avait tenu tête, mais il avait commencé à perdre pied lorsque Téo, micro en main et jambe droite nonchalamment croisée sur la gauche, avait interpellé les invités :

– À votre avis, Messieurs (bizarrement, aucune femme n'avait été conviée à ce débat), à quoi peut bien servir l'écriture ?

Jean-Pascal et les autres s'étaient regardés de biais, comme des gamins devant un plongeoir, à se demander qui sauterait le premier, en sachant qu'une fois la contre-attaque lancée, ce serait la curée, et le plus jeune d'entre eux, à la barbe étudiée et aux ongles colorés de bleu, avait finalement pris son courage à bras le corps en rétorquant qu'il ne comprenait pas la question.

– Vous écrivez de la poésie, Madame, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Téo.

– Donc, vous savez très bien à quoi sert l'écriture.

– Je n'écris pas, je versifie, il y a une nuance.

Fermant les yeux pour mieux se terrer au fond de sa honte – le microcosme littéraire savait très bien avec qui Téo était mariée –, comme si le noir intérieur pouvait le rendre invisible aux yeux du monde, Jean-Pascal se désolait de redécouvrir les penchants mégalos et snobs de sa seconde épouse, qu'il croyait pourtant éteints depuis quelques années. *Je n'écris pas, je versifie...* Tout semblait dit, cependant le débat s'éleva d'un ton, chacun déversant son verre d'acide à la figure des protagonistes. Jean-Pascal finit par comprendre que Turquoise-Océane (il l'appelait par son nom complet dans les moments de colère) était présente pour jeter du pétrole sur la discussion et y mettre le feu. L'heure était à la provocation, sur les plateaux de télévision, *Point-Virgule* n'y échappait pas.

Maintenant lancée, Téo crachait son venin tous azimuts. Plus tard, Jean-Pascal aurait avec elle une dispute retentissante, pendant laquelle il lui reprocherait notamment d'être venue pour semer la zizanie à des fins promotionnelles, et après laquelle chacun



bouderait dans son coin. Mais il avait admis que querelles, disputes ou désaccords agissaient comme une ponctuation au sein du couple, ponctuation sans laquelle une relation ne pouvait s'étirer sur plusieurs chapitres, comme une phrase s'essouffle sans virgule, un texte perd de son percutant sans point, si bien que Jean-Pascal en venait parfois à provoquer l'altercation par peur d'un déséquilibre. Ce jour-là, il ne jugea pas utile d'intervenir, laissant Téo arroser de feu ses adversaires dont les lances à incendie, poussives, n'éteignaient pas grand-chose.

De toute manière, Jean-Pascal n'avait pas d'avis tranché sur la question.

À quoi pouvait bien servir l'écriture ?

Existait-il un atome d'écriture apparu en premier sur une feuille de papier et qui, convaincu de posséder tous les droits, s'était mis à dicter les règles grammaticales, orthographiques, avant de proclamer que la structure d'un roman devrait suivre certaines règles bien précises ? D'où aurait surgi cet atome ? Qui l'avait aiguillé vers cette feuille de papier ?

Cette galaxie de questions nébuleuses, surgie d'un proche passé, tombait on ne peut plus mal alors que Jean-Pascal, incapable d'empoigner son écriture par un bout, fût-il le bon, patageait maintenant dans une mare d'inefficacité. Atroce instant de non-crédation, redouté de tout écrivain bloqué devant le portillon de départ comme un skieur soudain tétanisé face à la pente, à se triturer méninges et mèches de cheveux – que Jean-Pascal portait très courts, ce qui évitait un massacre capillaire. Après un long instant d'abattement et trois verres de vin doux, il commença néanmoins à dresser une liste de personnages :

Il y aurait Karl-Gustave

Carmen-Électra.

Abdul-Aziz.

Guy-Marie.

Guy-Marie et Karl-Gustave seraient écrivains, homosexuels, de nationalité suisse et baroudeurs affamés de contrées lointaines et forcément hostiles.

Abdul-Aziz serait médecin, originaire de Tanger, musulman, amateur de polars, marié à Carmen-Électra, d'origine espagnole, hôtesse de l'air catholique, fan des films d'Almodovar. Ils auraient trois enfants. Ils...



Les doigts de Jean-Pascal se figèrent au-dessus du clavier, rendus inertes par l'absence de volonté d'un cerveau soudain en veille, comme si plus aucune information ne se transmettait de l'un aux autres, et c'était bien le cas, puisque la réflexion de Jean-Pascal venait de se bloquer sur une question dont la réponse se perdait pour l'instant dans une brume créatrice : comment allait-il procéder, lui qui n'était ni homo, ni musulman, ni hôtesse de l'air... ?

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels Jean-Pascal erra au fond de sa propre conscience, égaré entre la première et la troisième personne, à se demander quel barrage pouvait ainsi bloquer l'écoulement naturel de son inspiration. Jean-Pascal détestait ce terme. On le questionnait fréquemment sur le sujet, mais où trouvez-vous votre inspiration, les gens voulaient savoir, connaître le processus, déterrer les clés qui permettent à un écrivain d'inventer une histoire. Or Jean-Pascal se bornait à ne saisir que le sens primordial du terme et répondait qu'il expirait toujours avant l'inspiration, comme tout le monde – il mourait avant de renaître pour mieux mourir, inlassablement, à chaque contraction des poumons, mouvement perpétuel d'une vie en constante bagarre avec le néant.

Il détestait ce terme, cependant le néant, justement, habitait son esprit, si bien qu'il s'accrocha à ce terme qu'il exécrait avant de se décider à consulter un hypnotiseur. « J'aimerais *visiter* l'esprit d'autrui », déclara-t-il à son thérapeute, un homme petit et rondouillard, au regard franc, qui lui déclara que les psychiatres faisaient cela tous les jours, *visiter* l'esprit des gens, pour un succès que certains trouveraient mitigé, mais il accepta car il avait lu tous les romans de Jean-Pascal et estimait que son écriture gagnerait en puissance s'il écrivait à la troisième personne. Avant de commencer le traitement, l'hypnotiseur lâcha ces mots, gratuitement, comme une parabole que Jean-Pascal ne capta pas, ou par nécessité d'un préambule, puisque toute histoire débute

– La pensée nous éloigne de notre corps et nous rapproche de notre mort. L'écriture, c'est le contraire.

Ça ne fonctionnait pas. Téo, qui avait relu l'ébauche d'histoire que Jean-Pascal avait rédigée par tranches quotidiennes au cabinet de son hypnotiseur, à cent soixante francs les cinquante minutes, dans cet état de conscience modifiée dont il ressortait à moitié



hagard, l'esprit embrumé et les idées comme jetées en vrac sous un lit, lui balançait le manuscrit en répétant ces mots : « Ça ne fonctionne pas. »

Désemparé, l'estomac traversé de glougloutements douloureux, Jean-Pascal s'affaissa davantage sur sa chaise, face à cet ordinateur qu'il aurait volontiers jeté par la fenêtre. Il fixa le regard navré d'une Téo décoiffée, aux joues aussi arrondies que son ventre – elle avait passablement grossi depuis quelques semaines –, et se rendit à l'évidence qu'il était plus facile de faire un enfant à sa seconde épouse que de pondre un roman, surtout à la troisième personne. L'effort intellectuel était différent. Et les voies utérines plus faciles d'accès que les esprits d'autrui.

Les personnages en étaient le parfait reflet. Abdul-Aziz, Carmen-Électra, Guy-Marie et Karl-Gustave, tous réduits à des clones plus ou moins exacts de Jean-Pascal, s'enlisant dans une histoire qui ne décollait pas, unis par la pensée unique de l'auteur, semblaient désincarnés, quasi ectoplasmiques. Ils erraient à travers quelques pages, trébuchant sur une ponctuation aléatoire, enfermés entre des parenthèses brouillonnes ou estropiés par une syntaxe défaillante. Chacun affichait des idées communes qu'il croyait brillantes et différentes, car formulées à sa sauce. Mais on finissait par les confondre. Leurs destins, interchangeables, n'intéressaient presque personne.

Ça ne fonctionnait pas, répétait Téo (elle avait le sens de la formule adéquate et, quand elle en inventait une, la répétait avec jubilation), parce que l'inconscient de Jean-Pascal remuait toujours la même soupe, celle qu'on lui avait servie durant son enfance, qui avait imbibé ses cellules et qui, aujourd'hui encore, grippait ses rouages intellectuels. Pour voir le monde autrement, il aurait dû être un autre, ou le devenir, et les limites de ses capacités rejoignaient celles de la science dans une commune impuissance.

Ça ne fonctionnait pas, concluait Turquoise-Océane (Téo commençait à lui courir sur les nerfs), parce que personne ne peut *vraiment* voir à travers les yeux d'un autre, car il ne le supporte pas. Son monde doit rester unique et parfait, sans quoi il se lézarde, s'ébrèche, s'écroule et l'engloutit.

Cloué à ma chaise aussi sûrement que le Christ sur sa Croix, les mains crispées sur le paquet de feuilles qu'Audrey venait de me rendre, certaines cornées, d'autres maculées de taches de café ou de confiture – Audrey était incapable de prendre soin de mes manuscrits, c'était épuisant, alors qu'elle ne supportait pas d'abîmer un livre acheté en



librairie –, pages que je venais de relire avec attention, j'en arrivais à une conclusion identique à celle de ma compagne : ça ne fonctionnait pas.

– Tu as raison, déclarai-je, d'une voix rendue atone par l'émotion.

Mon invention géniale, cette illumination qui avait arraché des lambeaux de nuit à mon insomnie, et dont j'aurais pu tirer le renouveau de mon écriture, cette *troisième* personne à laquelle aucun écrivain n'avait encore jamais songé, n'avait abouti à rien, sinon à une alignée de pages à la fadeur sèche, peuplées de personnages insipides dont les péripéties s'étiolaient au fil des chapitres.

Des jours durant, j'ai malaxé la pâte aigre de mon échec, traquant la cause d'une déconfiture qui me laissait exsangue de toute créativité, pareil à une imprimante dont la cartouche d'encre bientôt vide crachote quelques gouttes. J'ai lu et relu ces fichues pages, mordu les mots, ruminé phrase après phrase jusqu'à en éprouver une nausée littéraire soignée à grandes lampées de bicarbonate. Mais c'est en me dépêchant, un matin, de boire mon café, alors que je me brûlais inutilement la langue puisque j'avais la journée devant moi, que j'ai compris.

Je m'étais précipité.

Tout à cette euphorie qui agite les inventeurs à l'instant de leur découverte, j'avais grillé les étapes comme autant de feux rouges et, surtout, j'avais commis une erreur fatale en modifiant mes rituels d'avant écriture, voire en les escamotant. N'avais-je pas remplacé *La centrifugeuse* par *L'île des anamorphoses* ? Ne m'étais-je pas borné, happé que j'étais par une précipitation mal boutonnée, à assouvir quelques maniaqueries en négligeant les principales ? Ne m'étais-je pas fourvoyé dans le choix des prénoms de mes personnages, ô combien importants ? On ne peut pas demander à une horloge de tourner à l'envers, ni à un footballeur d'enfiler sa chaussure gauche alors qu'il commence par la droite depuis vingt ans.

On ne peut pas.

Un auteur doit *toujours* respecter ses rituels. C'est primordial.

Chaque écrivain entretient ses rituels. Je l'ai déjà dit. Je le répète, je le martèle, que les auteurs en herbe m'écoutent, les autres aussi, car il n'y a pas plus pernicieux que les changements de rituel – c'est un peu comme donner un brusque coup de volant à pleine vitesse : vous partez dans le décor sans espoir d'en réchapper. Ou comme si vous entamiez un jeûne en vous privant brusquement de toute nourriture. L'écriture, c'est

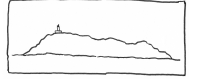


pareil. Modifier ses habitudes, croire à je ne sais quelle résurrection en imaginant qu'une période nouvelle s'annonce, qu'une embellie s'amorce au milieu de votre basse pression... Je n'avais pas réussi à réinventer mon écriture, le constat était implacable, et j'ai bu le breuvage acide de ma déception jusque tard dans la nuit, une nuit d'une opacité oppressante, toutes étoiles disparues, lune en berne, vauté devant mon ordinateur dont la silhouette trapue chevauchait mon bureau.

Je l'ai allumé puis, trop dépité pour me relever – le poids de la défaite me clouait à mon siège –, j'ai appelé Ô, tout d'abord d'une voix douce, comme pour ne pas la réveiller alors que je désirais le contraire, qu'elle se lève et m'écoute, me prête son oreille à laquelle je devais confesser non mes péchés mais mon échec. Comme rien ne bougeait dans la chambre à coucher, j'ai élevé la voix, répétant mon appel, bip, bip, bip, tel un réveille-matin électronique agaçant, et je me suis rappelé mes nuits d'angoisse, enfant, quand je hélais ma mère à cause du monstre tapi derrière les rideaux. À défaut de monstre, Ô est entrée, comme happée par le halo bleuté qui se déversait dans la pièce. Les yeux encroûtés de sommeil, les cheveux en pagaille et les seins à moitié à l'air – elle dort en lambeaux, comme j'aime le dire, avec des tee-shirts déchirés tout justes bons à faire reluire des chaussures. Elle a titubé jusqu'à moi, s'arrêtant à quelques centimètres pour s'effondrer sur mes jambes. J'ai poussé un cri retenu, de surprise plus que de douleur, et je la sentais déjà se rendormir contre mon épaule, si bien que je l'ai redressée pour qu'elle accueille ma plainte.

Les paupières de Ô étaient comme des stores électriques dont le mécanisme s'emballa : elles n'arrêtaient pas de s'ouvrir et de se fermer, sans rythme, dans un mouvement aléatoire connu d'elle seule. Je l'ai maintenue droite tant bien que mal, mon bras en travers de son dos telle une barre de sécurité, et j'ai fait en sorte qu'elle capte mon désarroi, l'absorbe, le digère avec l'espoir, un peu loufoque il faut le dire, qu'à son réveil une solution jaillisse de sa bouche, mais une solution à quoi, j'étais incapable de le dire.

Alors, dans cette pénombre douteuse que balafrait un réverbère maladif planté de l'autre côté de la rue, j'ai approché mes lèvres de l'oreille de Ô, chassant ses cheveux de ma main libre pour faciliter son écoute, et lui ai expliqué, dans un souffle ténu, que le premier jet de mon nouveau roman était mauvais parce que j'avais renoncé à trouver un titre adéquat avant de commencer.



Ô a soupiré. Son corps a paru flotter au-dessus de mes jambes, pâle ectoplasme soudain revenu à la vie, et j'ai remarqué son demi-sourire dans la clarté de l'ordinateur, ce demi-sourire dont elle s'affuble lorsque l'ironie vient lui chatouiller l'esprit. Je voyais aussi l'éclat de son amusement irradier sa pupille. Ses lèvres ont commencé à bouger, s'écartant pour mieux laisser glisser ses paroles, drôlement bien agencées pour quelqu'un qui dort presque assis, des paroles dont l'âpreté a arraché quelques esquilles à mon âme d'écrivain.

– De toute manière, quelle importance, a dit Ô, d'une voix tout à coup claire ; plus personne ne lit de romans, tu devrais le savoir, mon chéri.